

**Viola Klein (1908-1973).  
Une *outsider* dans les sciences sociales  
de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle**

*Introduction*

Ce dossier consacré à Viola Klein est un projet déjà ancien des *Cahiers du Genre*. L'histoire intellectuelle des femmes ou, du moins, d'un point de vue genré, est encore très peu développée en France, même si elle apparaît de plus en plus en filigrane dans la production intellectuelle féministe qui — forte 'disciplinarité' des domaines académiques exige — ne saurait se présenter sous cette enseigne sans risque. Et pourtant, elle est une voie privilégiée pour retracer les aventures épistémologiques et politiques de la théorie et de la pratique féministes dans les sciences sociales et humaines (Gianoncelli 2016). C'est à une telle entreprise que ce numéro voudrait ajouter une pierre.

Spécialiste des politiques sociales à l'égard des femmes dans l'État-providence de l'après-guerre, Klein est l'auteure d'une des théorisations les plus pertinentes de ce qu'on appelle aujourd'hui *le genre*. Quasiment inconnue en France, si l'on excepte quelques sociologues féministes — comme Christine Delphy qui la cite, Dominique Fougeyrollas-Schwebel, ou Andrée Michel avec laquelle elle a pu échanger, elle a pourtant écrit un ouvrage dont l'importance est comparable à celle du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, écrit même avant ce dernier. Née à Vienne en 1908, dans une famille juive, elle a dû quitter cette ville pour Prague, avec sa famille, dans un climat politique difficile. À la fin des années 1920, elle est venue à Paris pour étudier à la

Sorbonne, puis à Vienne. Diplômée de philosophie et de psychologie de l'université de Prague, elle a soutenu sa première thèse de doctorat sur l'auteur français Céline, dont la posture rhétorique propagandiste l'intéressait et l'intriguait. Après son exil en Angleterre en 1938, sa seconde thèse, menée sous la direction de Karl Mannheim, fut un travail critique sur le 'caractère féminin'.

Publié en 1946, issu de sa thèse soutenue en 1944, son ouvrage *The Feminine Character. History of an Ideology* peut être considéré comme un classique des sciences sociales et féministes — bien que Klein soit aujourd'hui peu présente dans la mémoire féministe — et une contribution précieuse à la compréhension de la formation du stéréotype de la 'féminité' et, plus généralement, des procédés de typage qui construisent, légitiment et font apparaître comme naturelles les catégorisations binaires et hiérarchiques de sexe, mais aussi de 'race' et de couleur, de religion ou de sexualité. En effet, contrairement à ce qu'on lit souvent dans les commentaires de son époque (Macaulay 1946), ce dont il s'agit dans cette étude, ce n'est pas de découvrir ce *qu'est* véritablement « la féminité », le « caractère féminin », mais le refus de s'adapter à la logique de son objet : la *société telle qu'elle est*. Refusant « la relation mimétique » que, selon Bauman, les sciences sociales entretiennent souvent par rapport à leur objet (Bauman 1988, p. 469), Klein établit ses propres règles de production de la connaissance en reconstruisant son objet selon les termes qu'elle se choisit. Le sous-titre de son ouvrage, *History of an Ideology*, annonce d'emblée l'originalité d'une telle démarche qui, renversant la perspective habituelle, traite les sciences qui étudient ces procédés non seulement comme sources de vérité, mais aussi comme *instruments de rationalisation* sociale et terrains de conflit au sujet des formes et des règles du vivre ensemble.

Or, comme Nicole Loraux nous l'a appris, confronter l'imaginaire du 'masculin' et du 'féminin', à l'œuvre dans le mythe du 'féminin', avec la situation concrète des femmes dans l'histoire, ce n'est pas seulement montrer que ces constructions de la 'différence des sexes' ne correspondent pas aux 'faits réels'. C'est également s'apercevoir que le mythe est déjà présent dans l'histoire (Loraux 2007), qu'il est déjà présent *dans* le savoir scientifique au moment même où celui-ci se veut discours de

vérité ou jugement de fait (Varikas 2005). L'ignorer est une entreprise intellectuelle périlleuse ; car c'est dans ce qui trouble ce partage, dans les inconsistances, les silences, les tensions qui contestent l'existence d'une « *différence des sexes conforme à la division des rôles sociaux* » (Papadopoulou-Belmehdi 2005) que la 'réalité' du genre se laisse percevoir dans toute sa complexité comme à la fois structure et métadiscours du pouvoir, dont le refoulement en tant qu'ordre institué est en même temps refoulement de la pluralité et de la conflictualité constitutives de toute communauté politique.

Klein est un cas exemplaire de cette génération qui s'est confrontée à la guerre, au génocide, aux crimes de masse, à l'exil et à la précarité. Mais elle appartient surtout à la génération des sociologues féministes, avec la figure de la social-démocratie suédoise Alva Myrdal, la sociologue juive russe américaine Mirra Komarovsky, ou encore Nina Rubinstein, doctorante comme Klein de Mannheim — pour la plupart (si l'on excepte Myrdal) réfugiées ou exilées, sans-papiers, persécutées, dont l'éducation est 'itinérante'. L'expérience transnationale et la culture pluridisciplinaire qu'elles ont acquises au gré de leurs déplacements leur ont permis de thématiser, de problématiser et de critiquer le statut des femmes entre les années 1940 et 1960. Mais surtout elles ont appris, pour la plupart, que, comme l'écrivait Mannheim, la sociologie n'est pas l'étude du système, mais d'abord et avant tout la compréhension des expériences, des perceptions, des motivations et des actions des sujets. Ces féministes, pour la plupart progressistes, vont aussi se confronter à la rationalisation de la société, au scientisme positiviste de la sociologie, au principe du darwinisme social qui minera les projets démocratiques de l'après-guerre et du nouvel État-providence 'philogyne'.

Klein, comme les féministes peu nombreuses qui produisent dans ces années, a pu se voir reprocher un défaut de radicalité par des féministes de la génération des années 1970 qui obscurcit l'apport de leur pensée et leur capacité de questionner les instances traditionnelles et consacrées de l'époque, comme la famille, et plus généralement la normativité qui régit la société. L'article de Jane Lewis reproduit dans ce numéro donne de ce point de vue à voir une position qui peut plus largement être celle des féministes de ces années, jugeant timorée et problématique

la perspective de leurs aînées. C'est l'occasion de rappeler le potentiel heuristique et l'originalité de leurs analyses dans le contexte dans lequel elles se déploient tout autant que les dilemmes qu'elles posent, souvent occultés ou peu connus. Myrdal a en effet des positions favorables à l'hygiène raciale, y compris à la stérilisation forcée des « *dysgéniques* », c'est-à-dire ceux qui étaient jugés inaptes à produire des enfants de bonne « *qualité* » (*sic*) (Appelqvist 2007, p. 18). Ces mesures sont plus largement inscrites dans le programme de démocraties souvent considérées comme exemplaires, comme la social-démocratie suédoise, et susceptibles d'être plus largement promues par des intellectuels, comme l'illustrent par exemple les chefs de file de la Ligue progressiste en Angleterre rassemblés autour de l'écrivain H.G Wells et du philosophe C.E.M. Joad ou encore l'Institut de biologie raciale (Rasbiologiska Institutet) d'Uppsala, fondé en 1921 par un consensus parlementaire entre conservateurs et sociaux-démocrates, dans l'idée « *d'utiliser la science pour comprendre et défendre la spécificité du peuple suédois* » (Appelqvist 2007, p. 17). Dans les années 1930, Gunnar et Alva Myrdal y jouent un rôle important.

Or Klein ne se prête pas à ce type d'argumentation. Mais à un autre niveau, il faut avoir en tête le contexte et notamment les possibilités discursives qui s'offrent aux individu·e·s (Skinner 2002). Sa recherche, bien qu'elle se dissimule parfois sous la mise en avant d'une neutralité sociologique, qui peut s'expliquer par la position précaire qu'elle occupe, longtemps sans poste, et dans un contexte où le féminisme a particulièrement mauvaise presse (Tarrant 2006), est fondamentale. En réalité, la façon dont Lewis remet en cause l'absence de radicalité du travail mené par Myrdal et Klein renforce l'importance de son premier travail, *The Feminine Character*.

### **Autour du 'caractère féminin'**

La posture de Klein en tant que femme, juive, exilée, précaire, la rend particulièrement sensible aux rapports de pouvoir et aux processus d'altérisation dont sont victimes ceux et celles qui appartiennent aux groupes minorés, ceux et celles qui sont jugé·e·s « *non pas en tant qu'individu[s] mais en tant que*

*membre[s] d'un groupe stéréotypé [ce qui] implique une somme incalculable de restrictions, de découragement et de frustrations* » (Klein 1989 [1946], p. 5). L'article d'Eve Gianoncelli entend considérer cette articulation entre expérience et formes de la connaissance en rendant compte du devenir féministe de Klein à partir de son parcours biographique, en tant que figure renvoyée à l'altérité, et dans une articulation à la méthode de la sociologie de la connaissance. Cette étude analyse plus particulièrement le processus de subjectivation de Klein, dans un va-et-vient avec son itinéraire, dans son œuvre majeure et pionnière, *The Feminine Character*. Pourtant, comme l'auteure le montre également, c'est à un rapport de pouvoir spécifique, que l'on ne nomme pas encore le genre, à partir du concept de « *caractère féminin* », que Klein se consacre.

Ce concept de caractère est lui-même fréquemment mobilisé dans ces années d'après-Seconde Guerre mondiale, comme l'illustre l'article de Sonia Dayan-Herzbrun qui revient plus spécifiquement, dans une perspective comparative, sur la question des stéréotypes, en confrontant Viola Klein à Theodor Adorno. L'auteure montre ce qui rassemble les deux penseurs à partir d'une comparaison entre le questionnement de la féminité de Klein et celui des préjugés racistes ainsi que des stéréotypes de la masculinité et de la féminité d'Adorno. Dayan-Herzbrun montre comment tous deux donnent à voir l'inhibition du sujet que la stéréotypie engendre.

Pour explorer ce caractère féminin, et comprendre le sens qu'il pourrait revêtir, Klein étudie la pensée de différent·e·s auteur·e·s confirmé·e·s de son temps, représentant·e·s de plusieurs disciplines, qu'elle traite comme des discours. Un tel procédé vise déjà à une potentielle remise en cause d'arguments qui revêtent un statut de vérité presque intangible, sous le couvert de la scientificité, dans une société régie par une bicatégorisation et une hiérarchisation du 'masculin' et du 'féminin', société dont ces penseurs eux-mêmes se font ainsi en réalité l'écho et qu'ils contribuent à façonner tout en étant façonnés par elle. Appliquant la méthode de la sociologie de la connaissance (Mannheim 2006 [1929]), elle examine ainsi les idées de Havelock Ellis pour la biologie, Otto Weininger pour la philosophie, Sigmund Freud pour la psychanalyse, Helen Thompson pour la

psychologie expérimentale, Lewis M. Terman et Catharine C. Miles pour la psychométrie, Mathias et Mathilde Vaerting pour l'histoire, Margaret Mead pour l'anthropologie, William I. Thomas pour la sociologie.

Les résultats d'enquête de Klein sont reproduits dans la conclusion de *The Feminine Character*, qui inaugure ce numéro. La sociologue revient sur les caractéristiques identifiées chez les auteur·e·s qu'elle a étudié·e·s comme relevant de la féminité. Elle soutient que l'on ne peut déduire de cette étude ce qu'est la féminité, qu'il s'agit d'un concept dépendant des biais personnels, des valeurs et des points de vue sociohistoriques de l'observateur. Elle propose également des pistes afin d'évaluer davantage ce qui relève du conditionnement social, comme la comparaison des femmes avec d'autres groupes minorés, ou l'examen des changements dont a fait l'objet le caractère féminin dus à l'évolution sociale. À partir d'exemples historiques, elle suggère également de mesurer les effets du découragement sur la créativité féminine. Klein appelle ainsi à poursuivre l'analyse, de la manière la plus approfondie possible, de ce que peut être la féminité, afin de lui donner, une fois que tout aura été dit et fait en matière de conditionnement social, plus de substance et une plus grande validité scientifique.

Cette dernière affirmation présuppose que, si selon Klein, on ne peut établir ce qu'est la féminité, qu'elle est le fruit de formes de conditionnement social, la question est susceptible de demeurer ouverte et qu'il ne s'agit pas de trancher une fois pour toutes quant à l'existence ou non d'une 'nature' féminine. Ces conclusions, qui pourraient laisser perplexes certaines féministes contemporaines ayant au cœur de leur projet la mise à mal de toute posture essentialisante — et à laquelle les auteures de ces lignes elles-mêmes souscrivent — à la fois témoignent de la finesse de l'analyse de Klein et nous permettent de poser davantage la question de sa philosophie féministe. Klein rejette en réalité le différentialisme comme l'indifférenciation. Sa position est subtile et originale, d'un point de vue féministe, dans le contexte dans lequel elle se déploie. En effet, des féministes reconnues de l'entre-deux-guerres, telles Eva Hubback et Mary Stocks, promouvaient contre une vision égalitaire, la différence des sexes, point de vue relayé par une contemporaine de Klein,

auteure comme elle d'études sur le travail des femmes, Judith Hubback (1957). L'examen par la sociologue de la psychologie féminine la conduit à prendre acte de la différence entre les formes de vie des hommes et celles des femmes. Klein considère que parce que les femmes, en tant qu'êtres sociaux, font bien une expérience différente de celle de leurs homologues masculins, elles sont amenées à cultiver une spécificité, ce qui la rapproche de certains auteurs de l'école de Francfort (Bovenschen, Weckmueller 1977). La possibilité de cette culture repose chez Klein sur une crainte de l'uniformisation des comportements susceptible d'être entraînée par l'inclusion des femmes dans « *une société faite homme* » (Klein 1989 [1946], p. 136), où l'universel correspond au schéma masculin. Ainsi, si la protection de l'individualité est compatible avec une possibilité de conservation de qualités spécifiquement féminines, elle ne se confond pas simplement avec une promotion différenciée des individus en tant qu'hommes et femmes mais pose la nécessité de pouvoir se penser « *d'abord comme être humain, puis comme homme ou comme femme* » (Klein 1950, p. 11).

Cette mise en avant de l'individu est également permise par une attention à des problématiques qui vont devenir majeures pour la théorie et le mouvement féministes. Klein étudie, en effet, le concept de bisexualité présent chez Otto Weininger comme chez Sigmund Freud. Si ces auteurs entrevoyent la manière dont il pourrait permettre de dépasser la frontière entre le masculin et le féminin, Klein montre la façon dont ils en tirent une nécessité d'autant plus impérieuse de réaffirmer l'ordre du genre et la séparation, en mettant en avant l'exception que représentent ces femmes « *plus masculines* » qui parviennent, par exemple, à la pensée et à la création. Or cette problématique est susceptible d'être prolongée dans la théorie féministe et *queer*. S'appuyant notamment sur les travaux de Carolyn Heilbrun, Eleni Varikas a rappelé, en ce sens, que l'un des tout premiers débats majeurs liés aux enjeux du genre a porté sur « *l'androgynie* », définie comme « *un mouvement qui mène loin de la prison du genre vers un monde où les rôles individuels et les modes de comportement personnels pourront être choisis librement* » (Heilbrun 1964, citée par Varikas 2006, p. 61). Klein avait tôt compris la manière dont cette figure permettait d'« *aller plus loin que ce que l'histoire a*

*fait de nous* », et la façon dont elle représentait un espace des possibles ouvert au multiple et à l'humain. Si « [s]a cartographie politique et symbolique [...] est toujours à inventer », elle permet « de déplacer la réflexion du terrain de 'la différence' à celui de l'intersubjectivité, de l'autodétermination, de l'autonomie » (Varikas 2006, p. 61).

### **Women's Two Roles et le défaut supposé de radicalité**

Klein entendait prolonger son examen du concept de caractère en se penchant notamment sur celui de « *caractère national* », qu'en tant que femme, juive, exilée, elle plaçait au cœur d'une préoccupation à la fois subjective et intellectuelle. Ce projet n'aboutira pas. À la suite de sa thèse, elle occupe des postes précaires, notamment comme traductrice d'archives allemandes auprès du British Foreign Office, et fait une incursion dans le monde journalistique, et à la marge de l'académie, toujours à partir de son souci du dilemme féminin, c'est-à-dire des possibilités d'existence des femmes dans un contexte favorable aux changements des rôles sociaux, tout en portant le poids des anciennes idéologies, intériorisées par les femmes elles-mêmes. Les difficultés qu'elle rencontre tout autant que le questionnement qui continue à l'animer expliquent alors pourquoi, bien que Klein, comme on l'a dit, ne pourrait nullement souscrire à certains présupposés idéologiques et politiques d'Alva Myrdal, elle accepte la proposition de celle qui est alors directrice du département de sciences sociales de l'Unesco, et à la renommée internationale, de l'aider à mettre en forme une recherche dont l'origine remonte à une sollicitation de The International Federation of University Women. Le travail commun se fait essentiellement par correspondance et l'implication de Klein est colossale, faisant bien plus qu'un travail d'assistante, ce que le mot introductif de Myrdal dans la première édition laisse apparaître. Elle réalise en effet, comme elle n'hésite pas à le dire à Myrdal elle-même, la plus grande partie du travail d'écriture et de recherche (Lettre à Alva Myrdal, 27 mai 1952, *Viola Klein Papers – VKP*). Cette collaboration est notable du point de vue d'un dilemme susceptible de caractériser le féminisme lui-même, où le dialogue entre femmes peut également révéler l'inégalité



de l'investissement et de la reconnaissance susceptible d'en découler, affermissant le statut privilégié de l'une et le caractère subordonné de l'autre. Pourtant, cette enquête permet aussi à Klein de se lancer dans ce qui va constituer son champ d'exploration majeur jusqu'à la fin de sa carrière — bien qu'il ne soit pas totalement nouveau puisque l'intérêt constant de Klein pour la question des femmes ne lui fait pas ignorer ce questionnement — et sans doute largement favoriser son entrée dans l'université et sa reconnaissance comme sociologue, la sociologie du travail.

De cette collaboration naît un ouvrage, qui paraît d'abord en 1956, *Women's Two Roles. Home and Work*. S'il est salué par les féministes de la génération de Klein ou plus âgées (Komarovskiy 1991), la réception de cette enquête et plus généralement des travaux de Klein qui vont se situer dans son prolongement illustre la lecture critique que des féministes des années 1970 sont susceptibles de produire, comme on le mentionnait plus haut. Que peut-on alors dire quant à ce défaut pointé de radicalité ? La thèse affichée de l'ouvrage est celle selon laquelle l'enfant doit être la priorité de sa mère, ce que pas même les plus ardentes féministes remettraient en cause, expliquent Myrdal et Klein (Myrdal, Klein 1956, p. 116). Ces dernières proposent globalement un modèle séquentiel comme solution à la conciliation entre les deux rôles de la femme, c'est-à-dire que le soin aux enfants doit constituer, dans les premières années de leur vie, la priorité de la mère avant qu'elle ne puisse reprendre une activité professionnelle. Or, lorsqu'elles écrivent, non seulement l'articulation entre travail et famille apparaît de plus en plus, y compris du point de vue de l'État, comme une nécessité économique, mais il convient en même temps de la faire tenir avec une primauté accordée à la maternité, louée comme un travail vertueux. En Angleterre, où doit d'abord paraître l'ouvrage, Beveridge, qui a œuvré à la mise en place de l'État-providence, prône en effet la capacité des femmes à assurer « *la continuité adéquate de la race britannique et des idéaux britanniques dans le monde* », appuyé par exemple par un pédiatre comme J. C. Spence qui promeut la maternité à temps plein, ou encore John Newson qui valorise une éducation séparée pour les filles, dans la lignée des eugénistes du début du XX<sup>e</sup> siècle, comme le

rappelle Jane Lewis dans sa contribution reproduite dans ce numéro.

Néanmoins, Lewis soutient qu'en dépit de l'idée potentiellement radicale de Myrdal et Klein et du fait qu'elles sont les premières à souligner, « *avec une extrême prudence* », que les femmes peuvent « *tout avoir* », comme le feront les féministes de la période d'après-guerre, elles ne plaident pas pour un partenariat égal entre les hommes et les femmes au sens d'un partage du travail domestique et du soin aux enfants. La critique la plus vive, qui pointe plus largement l'approche sociologique de cette période, est portée dès le début des années 1980 par la sociologue britannique Ann Oakley, reconnue comme une introductrice majeure du concept de genre (Oakley 1972, 1981). Elle considère que l'examen du double rôle des femmes ne prend pas pour autant véritablement en compte l'effet qu'il peut avoir sur elles. Elle ajoute que la question posée par Myrdal et Klein : « *Pourquoi les femmes travaillent-elles ?* » n'en explore pas les véritables motifs en ce qu'elle est elle-même socialement produite, constituant « *une réponse à la construction idéologique pré-existante des femmes en tant qu'incapables d'une activité sérieuse* » (Oakley 1981, p. 27) relevant ainsi d'une méthodologie sexiste des enquêtes sur les attitudes par rapport au travail.

### **Une analyse sociologique émancipatrice**

Il nous semble qu'au contraire le propos de Myrdal et Klein contient bien une dimension émancipatrice. Par exemple, si les auteures défendent un modèle séquentiel et la primauté de la présence maternelle auprès de l'enfant pendant la petite enfance, elles soulignent également qu'il n'existe pas assez d'études de médecins relatives aux liens nécessaires entre la mère et l'enfant permettant de s'opposer au travail des femmes, alors qu'il s'agit d'un argument couramment mobilisé à l'époque à son encontre. Pour cela, elles s'appuient sur Margaret Mead, que Klein avait, bien que différemment, mobilisée dans *The Feminine Character*, pour souligner que toute opposition à la moindre séparation, fût-elle de quelques jours, relève d'une « *nouvelle et subtile forme d'antiféminisme* » (Mead 1954, citée par Myrdal et Klein 1956, p. 129). Elles remettent ainsi en cause les idées alors très

influentes de John Bowlby, sur la « *privation maternelle* », qui ne relève que de cas de séparation totale, considérant que, si on l'écoutait, aucune femme ne travaillerait.

L'argumentation d'Oakley pointe la manière dont Klein nie la question de la subjectivité féminine et de la réalisation de soi alors qu'elle est au cœur de son projet sociologique global. Par exemple, dans *Women's Two Roles*, Myrdal et Klein s'attachent au « *dilemme* » de la jeune fille, qui se pose entre ses aspirations sentimentales et familiales d'un côté et professionnelles de l'autre. Or cette formulation se fait en des termes féministes : « *Nous avons tellement progressé sur le chemin de l'émancipation qu'aucune fille ne peut plus se contenter de rester à la maison et d'attendre un époux* » (Myrdal, Klein 1956, p 137, 419). Le souci de l'égalité est plus largement au cœur d'une idéologie démocratique défailante qu'il s'agit pour elles de ré-enrichir et qui s'oppose à l'idéologie familialiste. Par exemple, Myrdal et Klein préconisent une égalité de travail de six heures par jour pour les hommes et les femmes, comme moyen de revitalisation de la vie de famille, en insistant sur l'idée que les hommes ne soient plus simplement des « *visiteurs du soir* » (*ibid.*, p. 88) et « *investissent la cuisine et la chambre des enfants* » (*ibid.*, p. 157). Le partenariat dans la maison que Myrdal et Klein proposent, s'il ne tire pas toutes les implications possibles en termes d'égalité des sexes, s'appuie sur une nouvelle conception de la famille, encore balbutiante mais relevant d'une vision féministe. Elles évoquent ainsi la fin du « *modèle de la famille patriarcale* », reposant sur les monopoles respectifs du pourvoyeur économique pour l'homme et de la maîtresse de maison pour la femme (*ibid.*, p. 129).

Le féminisme de Myrdal et Klein débouche ainsi plus généralement sur une reconfiguration de la société dans son ensemble, pensant la manière dont l'analyse sociologique et les politiques publiques peuvent accompagner l'évolution de la famille. Si elles en appellent à un changement de société, c'est en vue d'une réalisation à la fois individuelle et collective. Néanmoins, et c'est peut-être ce qui explique, sans qu'elles-mêmes ne le pointent, la remise en cause de féministes postérieures, c'est bien une croyance dans l'évolution des sociétés contemporaines que tout à la fois elles entendent analyser, avec la

neutralité de la sociologue, et en même temps précipiter. Myrdal et Klein, dans leur travail sociologique orienté vers les institutions, avaient également, en effet, une grande foi dans le progrès apporté aux femmes par l'État-providence, contrairement à la génération de féministes des années 1970 qui voyait dans la lutte politique le moteur de l'action. Si on y ajoute, bien que Klein ne l'ignore pas, comme l'atteste plus particulièrement les travaux qu'elle mène seule, l'absence d'analyse spécifique de la classe comme rapport de pouvoir et donc de la situation des femmes paupérisées, cette forme de double occultation peut contribuer à expliquer l'éloignement de certaines féministes postérieures.

### **Klein, 'à sa manière'**

Le travail de Klein a suscité des discussions partout dans le monde, jusqu'en France où, bien qu'elle ne soit pas traduite, le rapport de l'OCDE qu'elle publie (Klein 1965) rend ses idées davantage visibles et permet une attention à la question du double rôle des femmes. Sa mention dans l'histoire des idées féministes de Dale Spender (Spender 1982), bien que peu analytique et tendant à neutraliser sa dimension féministe ou dans l'introduction à la théorie féministe de Dani Cavallaro où elle est, à l'inverse, présentée comme équivalent de Simone de Beauvoir (Cavallaro 2003, p. 44), ce qu'elle est, bien que la réception ne fut pas comparable, atteste son entrée dans le panthéon de l'histoire féministe. Cependant, la reconnaissance de Klein, au sens d'une attention consacrée dans des travaux approfondis, n'est en réalité pas d'abord venue des féministes mais de sociologues intéressés par la sociologie de Karl Mannheim, et à la question des marginaux, faisant également écho à leur propre expérience, David Kettler et Volker Meja. Dans l'article présenté ici, les auteurs reviennent sur une comparaison entre la sociologie de Klein et celle de Mannheim. Ils montrent comment Klein s'inspire de la méthode de son directeur de recherche mais en se la réappropriant, l'utilisant 'à sa manière', ouvrant ainsi sur la mise en œuvre d'une sociologie de la connaissance qui lui est propre. Kettler et Meja questionnent la remise en cause de la validité *per se* du point de vue de l'*outsider*, la capacité de

Klein d'aller plus loin que Mannheim quant au traitement du dilemme féminin et de son rapport à L'État-providence, proposant ainsi une vision de la planification plus souple que celle du 'dernier' Mannheim. Kettler et Meja mettent en avant l'importance que prend l'exploration de la subjectivité féminine pour Klein, celle d'une individu-e à la fois historiquement et socialement constituée mais par rapport à la 'nature' de laquelle il convient de demeurer dans une ouverture permanente.

On l'aura compris, c'est l'individu-e que Klein entend placer au cœur de son souci à la fois théorique et pratique, à partir d'une conception forte de l'égalité et de la liberté. Dans un contexte où l'État-providence, sous couvert de protection, peut se révéler toujours de plus en plus dangereux pour la liberté féminine (Brown 1992), et où la liberté, et l'autodétermination demeurent perpétuellement à conquérir, la lecture de Viola Klein peut ainsi se révéler précieuse.

C'est à une pensée exigeante que nous invite ainsi Klein, nourrie par sa propre expérience. Le legs le plus précieux que cette pionnière, et ses semblables sociologues, ces féministes souvent méconnues de l'entre-deux-guerres, nous ont laissé en héritage, ce n'est pas seulement leurs intuitions et leurs victoires, mais aussi leurs espérances non réalisées, qui nous rapprochent. En filigrane, Klein a pu opérer elle-même sa propre réintroduction dans l'histoire du féminisme, en appelant à une histoire de la redécouverte de talents féminins inhibés que, par sa formulation même, elle a déjà redonné à voir. C'est, conformément à ce projet, à la réinscription dans l'histoire intellectuelle et dans l'histoire du genre et du féminisme, d'une pionnière, comme tant de femmes, injustement oubliée, dont les questions résonnent en outre avec des préoccupations actuelles, que ce numéro voudrait contribuer.

\* \*  
\*

Le numéro comprend aussi trois articles « hors champ » et une « lecture d'une œuvre ».

Clémence Schantz nous fait partager une enquête réalisée au Cambodge auprès des parturientes, de leurs maris et des chirur-

giennes qui pratiquent la périnéorrhaphie, une chirurgie qui vise à resserrer fortement le périnée des femmes après un accouchement par voie basse et à adapter la taille de leur vagin au pénis de leur époux. Cet article s'interroge plus largement sur les formes de cosmétiques auxquelles les femmes recourent pour normer leur corps en fonction du plaisir et du confort des hommes. Matthieu Grossetête questionne pour sa part la construction genrée des métiers du journalisme et la féminisation de la profession dans le secteur des sujets portant sur la santé. Il étudie comment les sujets de bien-être qui intéressent les classes supérieures sont privilégiés au détriment de sujets statistiquement plus pertinents, comme les accidents domestiques, mais ceux-ci concernant principalement les personnes âgées ne font pas un 'bon sujet'. Ces deux contributions feront réfléchir celles ou ceux qui penseraient que féminisation des professions (en l'occurrence de la chirurgie et du journalisme) rimerait forcément avec éthique du *care*, moralisation des pratiques et résistances à la domination. À rebours de cette mise aux normes, Nassira Hedjerassi revient sur l'enfance et l'adolescence de l'intellectuelle africaine-américaine bell hooks, figure de proue du Black feminism, pour interroger l'itinéraire d'une rebelle qui a réussi à subvertir très tôt les déterminismes de 'race', de classe et de genre et à en faire une œuvre.

Rose-Marie Lagrave présente l'œuvre de l'historienne états-unienne la plus française, Joan Wallach Scott. En mettant en relation ce que les choix des objets en histoire doivent à certains éléments biographiques de Scott, l'auteure met au jour une homologie entre, d'une part, un parcours d'historienne fait de bifurcations, de tournants problématiques et d'affiliations théoriques interdisciplinaires ; d'autre part, une série de paradoxes qui jalonnent l'œuvre de Scott et une relative déprise de l'histoire au profit de l'épistémologie.

Eve Gianoncelli et Eleni Varikas

## Références

- Appelqvist Örjan (2007). « L'argument démographique dans la genèse de l'État providence suédois ». *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 95.
- Bauman Zygmunt (1988). "Sociology after the Holocaust". *The British Journal of Sociology*, vol. 39, n° 4.
- Bovenschen Silvia, Weckmueller Beth (1977). "Is there a Feminine Aesthetic?". *New German Critique*, n° 10.
- Brown Wendy (1992). "Finding the Man in the State". *Feminist Studies*, vol. 18, n° 1.
- Cavallaro Dani (2003). *French Feminist Theory. An introduction*. London & New York, Continuum.
- Gianoncelli Eve (2016). *La pensée conquise. Contribution à une histoire intellectuelle transnationale des femmes et du genre au XX<sup>e</sup> siècle*. Thèse de science politique, sous la direction d'Eleni Varikas, Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis.
- Heilbrun Carolyn (1964). *Toward a Recognition of Androgyny*. New York, Norton.
- Hubback Judith (1957). *Wives who Went to College*. London, Heinemann.
- Klein Viola (1989 [1946]). *The Feminine Character. History of an Ideology*. London & New York, Routledge [1st ed. London, Routledge & Kegan Paul].
- (1950). "The Stereotype of Femininity". *Journal of Social Issues*, vol. VI, n° 3.
- (1952). Lettre à Alva Myrdal, 27 mai. *Viola Klein Papers – VKP*.
- (1965). « L'emploi des femmes. Horaires et responsabilités familiales. Une enquête dans 21 pays ». Paris, OCDE.
- Komarovsky Mirra (1991). "Some Reflections on the Feminist Scholarship in Sociology". *Annual Review of Sociology*, vol. 17.
- Loroux Nicole (2007). *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*. Paris, Seuil « Points ».
- Macaulay Rose (1946). "Books of the Day: More about Women". *The Spectator*, 17 May.
- Mannheim Karl (2006 [1929]). *Idéologie et utopie*. Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme [traduit de l'allemand par Jean-Luc Evard ; éd. originale *Ideologie und Utopie*. Bonn, Friedrich Cohen].

- Mead Margaret (1954). "Some Theoretical Considerations on the Problem of Mother-Child Separation". *American Journal of Orthopsychiatry*, vol. 24, n° 3.
- Myrdal Alva, Klein Viola (1956). *Women's Two Roles. Home and Work*. London, Routledge & Kegan Paul.
- Oakley Ann (1972). *Sex, Gender, and Society*. New York, Harper Colophon Books.
- (1981). *Subject Women*. Oxford, Martin Robertson.
- Papadopoulou-Belmehdi Loanna (2005). « Histoire des hommes, histoire des femmes dans l'œuvre de Nicole Loraux ». *Espaces temps/Clio*, hors-série.
- Skinner Quentin (2002). *Visions of Politics. Regarding Method, vol. I*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Spender Dale (1982). *Women of Ideas and what Men Have Done to them: From Aphra Behn to Adrienne Rich*. London & Boston, Routledge & Kegan Paul.
- Tarrant Shira (2006). *When Sex Became Gender*. New York & London, Routledge.
- Varikas Eleni (2005). « Incrire les expériences du genre dans le passé ». *Espaces temps/Clio*, hors-série.
- (2006). *Penser le sexe et le genre*. Paris, Puf.